

Programme La Ville ordinaire et la métropolisation
Convention de subvention n°2101306866-14PUCA02

Fiche résumé

Date de remise : 20 août 2016

DES VIES DE QUARTIER À L'ÉPREUVE DE LA MÉTROPOLISATION
LES CAS DES MURS À PÊCHES À MONTREUIL ET DU QUARTIER SAINT-LÉONARD À LIÈGE

Groupe Recherche Action (GRAC)

grac@cooprechercheaction.org

Membres de l'équipe :

Rémi ELIÇABE, Amandine GUILBERT, Yannis LEMERY, Adrien TOURNIER

Contexte de la proposition

L'appel à projets « La ville ordinaire et la métropolisation » propose de regarder le phénomène métropolitain depuis des espaces faiblement valorisés ou considérés comme se développant à la périphérie ou en dehors des processus de valorisation métropolitain. Par là, le programme escompte donner une intelligibilité nouvelle au phénomène métropolitain, en formulant l'hypothèse que ces espaces urbains y prennent part pleinement. Notre proposition entend répondre aux attendus de cet appel à proposition de recherche en renouvelant les connaissances sociologiques sur ces phénomènes urbains encore peu ou mal compris et appréhendés, parce qu'échappant pour partie ou totalement à la maîtrise des politiques publiques de la ville et corollairement, à la visibilité des chercheurs. À partir d'une enquête de terrain réalisée sur deux sites d'échelle réduite (Les Murs à Pêches et le quartier Saint-Léonard) en bordure ou à l'intérieur de grandes métropoles européennes (Montreuil en France et Liège en Belgique), nous explorons ce qui tisse la toile ordinaire de la production de l'urbain.

Cadre théorique de l'enquête : ordinaire, usages, habiter et vie de quartier

La fabrique de l'urbain métropolitain rend d'autant plus visibles les acteurs publics et les grands acteurs privés qui en portent l'initiative qu'elle invisibilise tous les acteurs intermédiaires qui participent aussi activement pourtant que les premiers à faire de la ville ce qu'elle est. Simple habitant d'un quartier, syndicat de copropriété, propriétaire de chiens, associations locales, une foule d'acteurs ordinaires et improbables participent à la fabrication de l'urbain. Ainsi, l'usage de la catégorie d'ordinaire dans le cadre d'une enquête sur la ville en train de se faire doit pouvoir nous aider à rendre compte de ces dynamiques intermédiaires, infra-publiques ou semi-publiques, immanentes aux pratiques urbaines, mais aussi de participer à mettre en lumière tout le travail invisible réalisé par ceux que l'on considère encore trop souvent à tort comme des « petits acteurs » de la ville.

Penser en termes d'habiter et d'usages nous permet par ailleurs de faire exister des milieux de vie qui ont leur propre capacité d'agir. La métropolisation fait l'urbain autant qu'elle *fait faire* les citoyens, elle les incite, les oriente, les affecte positivement ou négativement. De la même manière, chaque portion de l'urbain, chaque quartier, chaque foyer de vie a ses propres capacités d'agir, d'orienter, d'inciter et d'affecter.

La vie de quartier est par excellence ce qui échappe à son ordonnancement public, elle est ce plan de déploiement des vies locales qui interagissent un cran en-dessous du public, elle est l'émanation directe de la densité ou de la ténuité du réseau qui relie ces vies entre elles, elle est leur mémoire, leur esprit. Pour ces raisons, l'idée de vie de quartier doit être comprise comme une véritable catégorie d'analyse, désignant ces phénomènes qui relèvent de l'évidence pour celui qui habite un quartier mais qui semblent recouverts d'un épais mystère à un observateur non averti.

Une démarche d'enquête de proche en proche, l'émergence de figures locales

L'enquête s'appuie sur un recueil d'entretiens non directifs menés auprès d'animateurs de la vie locale dans les Murs à Pêches à Montreuil et dans le quartier Saint-Léonard à Liège. Notre traitement des entretiens a impliqué l'émergence de figures locales, vues comme autant d'interlocuteurs privilégiés. Au terme des trente entretiens réalisés sur les deux sites, une douzaine de figures se sont dégagées de manière particulièrement insistante : on les retrouvera quasiment tout au long du rapport, désignés par leur nom propre, redéployant l'expérience de l'habiter sous différents angles (le registre des conflits, la question des usages, des techniques, des formes de politique et d'écologies aux Murs à Pêches ; le registre de la politique locale, la question de l'action auprès des jeunes, des liens interculturels à Saint-Léonard).

Terrains

Les « murs à pêches » à Montreuil

Construits au XVI^e siècle pour faciliter et accélérer la maturation des pêches vendues ensuite sur les marchés de la capitale, les « murs à pêches » ont été laissés à l'abandon après que l'activité horticole ait décliné au début du XX^e siècle : ils représentent actuellement moins de 10 hectares contre 300 hectares en 1907. Leur découpage apparaît comme aléatoire ; ils sont éparpillés dans le quartier Saint-Antoine du Haut-Montreuil, et pour beaucoup, délaissés et dégradés. Ces murs et les parcelles qu'ils délimitent aujourd'hui dessinent un urbanisme « sans unité », un archipel de jardins, de murs, de friches mais s'inscrivent en même temps dans un bâti de plus en plus dense. Depuis la fin des années 1990, les Murs à Pêches accueillent de nombreux projets collectifs agro-écologiques, culturels et sociaux. L'enquête porte sur ces multiples pratiques et usages.

Saint-Léonard à Liège

Saint-Léonard est un quartier de centre-ville mais aussi un quartier de bordure, situé à la pointe nord de la ville, bordé d'un côté par l'autoroute urbaine en bord de Meuse et de l'autre par la voie ferrée qui longe les coteaux arborés de Vivegnis. Après avoir accueilli de nombreuses industries au XIX^e siècle et jusque dans les années 1970 (charbonnage, fonderies royales, industrie du zinc) Saint-Léonard s'est progressivement désindustrialisé, les usines laissant place à de nombreux ateliers et entrepôts peu utilisés et à un habitat dégradé et faiblement rénové. Le quartier compte aujourd'hui 12 000 habitants pour 3 800 logements, il est marqué par son taux de chômage (30%), deux fois supérieur à celui de Liège, il est aussi marqué par l'isolement de ses habitants, (60% des ménages sont composés de personnes isolées) ainsi que par un turnover important de sa population (45% de la population a changé sur la période 2005-2010¹). Le quartier occupe ainsi une fonction de transit pour de nombreux immigrés primo-arrivant. Depuis la Seconde Guerre mondiale, le quartier possède un solide réseau local d'entraide qui s'est perpétué avec le temps. L'enquête porte ici sur les capacités d'auto-organisation du quartier, à travers l'action de ses équipements communautaires, sociaux et culturels.

Axes problématiques

La recherche prend appui sur trois séries de questionnements qui interrogent le rapport entre vie de quartier et phénomène métropolitain :

1. Nous nous demandons d'abord ce qui singularise la vie de quartier vis-à-vis du phénomène métropolitain : quelles répercussions le phénomène de métropolisation a-t-il dans des quartiers périphériques, ou faiblement valorisés ? Et corollairement, quels enjeux porte la vie de quartier au cœur de la métropolisation des espaces urbains ? Plus largement, nous nous demandons quel est le ferment de la fabrication de la vie de quartier ? Qu'est-ce qui se passe là où les habitants des quartiers développent leurs propres dynamiques ?
2. Nous voudrions pouvoir envisager la transformation de la ville sans la rabattre trop vite du côté de la conversion (culturelle, patrimoniale) ou de la valorisation économique, ni non plus du côté de la transition (énergétique, climatique, écologique). Quelles transformations sont en cours qui ne peuvent être directement enrégimentées par un grand récit sur la ville nouvelle ? Quelles transformations sont en cours sans qu'elles n'apparaissent comme telles, parce que les espaces où elles ont lieu sont perçus comme en dehors d'un processus de transformation ? Ici, nous interrogeons l'historicité de ces espaces urbains de bordure, leur inscription dans des processus de transformation de durées et d'échelles variables, et leur dynamisme propre.
3. Les questions que nous posons enfin sont celles de savoir comment des enjeux globaux se rendent présents dans des histoires extrêmement situées ? Ou comment des quartiers qui ne sont pas directement affectés par le phénomène métropolitain sont connectés par ailleurs avec une infinité d'autres localités, à l'échelle globale ?

1 Estimations basées sur le registre de la population de 2010.

Résultats

Des cohabitations plurielles et en tension

Le premier axe de résultats porte la focale sur la pluralité des modes d'existence que l'on trouve sur les deux terrains. Que l'on pense à la cohabitation des caravanes des communautés tsiganes et des associations agro-écologiques installées dans les Murs à Pêches, aux communautés espagnoles et italiennes partageant leurs locaux avec des groupes altermondialistes à Saint-Léonard, c'est la diversité des manières d'habiter et des usages qui s'y trouvent regroupés qui frappe l'observateur. En ce sens, la vie de quartier est d'abord le produit de cette rencontre entre une pluralité de manières de vivre et des espaces rendus disponibles au partage (les parcelles des Murs à Pêches, les fêtes et les lieux auto-organisés du quartier à Saint-Léonard). Mais de ce fait même, la vie de quartier est presque immédiatement aussi un régime de tensions caractérisé par son irrésolution. Tensions sociales, politiques, communautaires, familiales, syndicales, inimitiés tenaces, querelles de voisinages, la vie de quartier ne s'abstrait jamais de ces tensions, et c'est bien toujours *à l'intérieur* de celles-ci qu'elle trouve à s'épanouir : parce que le quartier vit sous tension, faire vivre le quartier, cela veut donc aussi dire faire vivre les tensions. Nous tirons là un premier enseignement quant au rapport qu'entretient la vie de quartier avec le phénomène de métropolisation : là où ce dernier tend à uniformiser les modes d'existence, à polariser l'urbain sur les circulations, la vie de quartier procède au contraire par prolifération des modes d'existence et intensification des problématiques liées à l'habiter et à la cohabitation.

Ordinaire et transformation urbaine

Le second axe a trait à la dimension ordinaire de la vie de quartier. Arrivé au terme de l'enquête, cet ordinaire nous apparaît teinté différemment, soit non seulement par le registre de l'attention et du prendre soin mais également par celui de l'expérimentation. Partout, sur les deux terrains et quelles que soient les entités concernées (associations, collectifs, communautés, etc.), nous avons rencontré des manières de faire originales, attentives à ce qui les entourent, assemblant des êtres, des registres d'actions et des lieux dans des combinaisons chaque fois différentes. La même chose peut être dite s'agissant de la transmission générative : la fidélité à l'héritage de formes de vies anciennes dans les deux quartiers implique une réinvention complète. Le passé horticole des Murs à Pêches trouve dans les appropriations agro-écologiques, culturelles et sociales dont il est l'objet de nouveaux modes d'expressions, de même qu'à Saint-Léonard, la mémoire des clubs communistes espagnols s'actualise toujours un peu autrement dans les lieux auto-organisés du quartier. Ici, le phénomène de métropolisation est concurrencé sur le terrain de la transformation urbaine. Aussi, et c'est là le second enseignement que nous tirons de notre enquête, l'ordinaire de la vie de quartier est doté d'un potentiel transformateur qui se distingue de celui de la métropolisation à la fois par son aspect hétéroclite et expérimental mais aussi par les liens actifs et touffus qu'il entretient soigneusement avec son passé.

Des bords aux plis de la métropolisation

Le troisième axe conclut l'ensemble de nos résultats et complexifie le portrait que nous pouvons dresser des relations qui lient la vie dans des quartiers de bordure et le phénomène de métropolisation. En premier lieu, nous avons vérifié l'hypothèse que la vie dans ces quartiers, tout orientée qu'elle est vers l'action locale, met constamment en rapport des échelles spatiales qui couvrent des distances planétaires. En ce sens, les conflagrations d'échelles métropolitaines et celles qui ont cours depuis la vie dans les quartiers se recouvrent partiellement, se croisent sans cesse et impliquent des réseaux similaires. En second lieu, et de manière plus décisive, le trouble entre métropolisation et vie de quartier surgit de l'intérieur des dynamiques qui les animent à chaque fois qu'il est rendu difficile de différencier si une entité est un acteur important de la vie de quartier ou le précurseur sombre de l'uniformisation des modes d'existence à venir, et qu'elle peut en définitive être aussi bien l'un que l'autre. Mais c'est finalement là une des caractéristiques de la vie de quartier, d'offrir un plan de déploiement horizontal dans lequel ces entités, pour autant qu'elles restent en prise avec la réalité du quartier et participent de la pluralité éthique qu'elle implique, peuvent reconduire l'indétermination dont elles sont porteuses. C'est sur cette ambiguïté et sur cette indétermination que nous aboutissons : la vie de quartier n'est pas l'autre de la métropolisation, elle n'est pas non plus son bord, elle est plutôt sa doublure, son pli.